Avant-propos

La voie passablement tortueuse de l'historien

Sandro Landi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/essais/1877>

DOI : 10.4000/essais.1877

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2013

Pagination : 9-17

ISBN : 978-2-9544269-1-4

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Sandro Landi, « Avant-propos », *Essais* [En ligne], Hors-série 1 | 2013, mis en ligne le 05 octobre 2020, consulté le 12 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/essais/1877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.1877>

Avant-Propos

Sandro Landi

À Christian Marchaud, *in memoriam*.

« Fatti gli occhi, figuratevi la sua meraviglia
quando si accorse che gli occhi si muovevano
e che lo guardavano fisso fisso.
Geppetto, vedendosi guardare
da quei due occhi di legno,
se n'ebbe quasi per male, e disse:
Occhiacci di legno, perché mi guardate? »¹

À l'origine de ce recueil d'études il y a un livre au titre énigmatique, *Occhiacci di legno. Nove riflessioni sulla distanza*, publié par Carlo Ginzburg chez l'éditeur Feltrinelli en 1998². En lisant ce titre pour la première fois, je me souviens d'avoir éprouvé une étrange sensation de familiarité : la référence à Pinocchio m'évoquait des souvenirs d'enfance alors que le nom de l'auteur me renvoyait à mes occupations d'adulte. Les deux choses me semblaient inconciliables. J'ai ensuite réalisé que ce titre fonctionnait lui-même comme une structure en abîme permettant d'entraîner le lecteur dans le jeu de l'auteur tout en gardant une partie d'indicible. Concernant les titres, Theodor Adorno écrit que « la recherche d'un titre tend toujours à amener au grand jour ce qui est caché. L'œuvre s'y refuse pour sa propre sauvegarde. Les bons titres sont si proches de la chose qu'ils respectent son mystère »³. Quinze ans plus tard, *Occhiacci di legno* a gardé le mystère de la chose. À mon sens, aucune traduction européenne de ce titre (*Woodden eyes*, *Holzaugen*, *Ojazos de madera*, *À distance*) ne rend le sentiment de malaise qu'éprouve Geppetto confronté au regard du pantin dont il revendique la paternité. Ce regard, à la fois proche et distant, qui produit un effet de trouble et de dépaysement, est proprement un regard « estrangeant ».

1 Carlo Collodi, *Le avventure di Pinocchio*, Florence, Bemporad Marzocco, 1966, p. 9.

2 Carlo Ginzburg, *Occhiacci di legno. Nove riflessioni sulla distanza*, Milan, Feltrinelli, 1988.

3 Theodor Adorno, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984 [1958], p. 241.

Le mot « estrangement » n'existe pas dans le Français contemporain. Carlo Ginzburg utilise en Italien le mot « straniamento », qui est en réalité un calque du Russe *ostranenie*, dans le titre du premier essai de son ouvrage⁴. Cependant, le mot « estrangement », utilisé par le traducteur français de Ginzburg, n'est pas un simple calque de l'Italien puisqu'il existe en Moyen Français. *Le Trésor de la langue françoise* de Jean Nicot, (1606) enregistre en effet le verbe « estranger », à savoir « séparer et mettre hors de soy quelque chose, et la réduire en respect et condition de chose étrange »⁵. « Estrangement », également attesté en tant que substantif, est proprement ce qui résulte de cette action d'aliénation de soi-même et de ce qui est familier. Comme le souligne Isabelle Poulin, en utilisant un terme vieilli, le traducteur français « renvoie à cet autre point de départ : la langue de Montaigne »⁶ et involontairement, sans doute, à l'essai, genre d'écriture que Ginzburg pratique de façon presque exclusive. Par une sorte de phénomène de rémanence, le mot « estrangement » a, paraît-il, la capacité de désigner intuitivement un champ de l'expérience assez commun et facilement reconnaissable, mais que la langue actuelle n'arrive plus à dire correctement. On peut dès lors affirmer, que l'un des objectifs de ce recueil d'études est de contribuer à faire réapparaître ce mot dans la langue, d'abord dans la langue des chercheurs en sciences humaines et sociales, mais aussi, plus généralement, dans le langage courant.

Il nous a semblé important de stimuler une réflexion sur l'estrangement pour plusieurs raisons. La première tient à la place qu'il occupe dans l'œuvre de Carlo Ginzburg. Peut-être à cause de son caractère insaisissable, l'estrangement n'a pas fait l'objet, jusqu'à présent, d'un débat comparable à celui suscité par le paradigme de l'indice, dont Ginzburg propose la théorie dans un article paru en 1979⁷. Au début de cet article célèbre Ginzburg affirme

---

4 Carlo Ginzburg, « Straniamento. Preistoria di un procedimento letterario », in *Occhiacci di legno*, *op. cit.*, p. 15-39.

5 Jean Nicot, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur, 1606, p. 265.

6 Voir la contribution d'Isabelle Poulin publiée ici p. 182 ; je renvoie également à cet article pour ce qui concerne la traduction de la notion d'*ostranenie* dans différentes langues européennes.

7 Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Lagrasse, Verdier, 2010 [1986] ; l'article « Spie. Radici di un paradigma indiziario » date de 1979 ; sur la réception de cet article, la bibliographie est vaste, cf. Denis Thouard (éd.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2007 ; Carlo Ginzburg, « Postface. Réflexion sur une hypothèse » in *Mythes, emblèmes, traces*, *op. cit.*, p. 351-364 ; voir en outre l'article de Ginzburg ici publié, note 52. En ce qui concerne le débat sur l'estrangement, cf. notamment Hélène Merlin-Kajman, « L'histoire au voisinage de la littérature », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2003/3, n° 50-3, p. 182-187 et Stéphane Van Damme, « À distance de Carlo Ginzburg, une mise à l'épreuve des méthodes de l'histoire culturelle », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], Les dossiers de Stéphane Van Damme, Historiographie et méthodologie, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 2 septembre 2013 : <http://dossiersgrihl.revues.org/702> ; DOI : 10.4000/dossiersgrihl.702.

vouloir « montrer comment est apparu silencieusement, dans le domaine des sciences humaines, un modèle épistémologique (ou, si l'on préfère, un paradigme) [...] qui opère largement dans les faits [...] mais auquel on n'a pas suffisamment prêté attention ». C'est une phrase qui pourrait sans doute s'adapter à l'article sur l'étrangement, tant la démarche intellectuelle qui préside à la mise en lumière de ces deux objets est similaire. En effet, dans les deux cas, il s'agit de rendre visible et de formaliser quelque chose qui est paradoxalement sous les yeux de tous, qui appartient au domaine de l'expérience commune, dont la connaissance pourrait pourtant aider à regarder la réalité autrement, c'est-à-dire de manière critique « et sans être submergé par elle »⁸. Dans les deux cas, en outre, l'historien, en empruntant la « voie passablement tortueuse »⁹ caractéristique de l'essai, poursuit une démarche de type « archéologique » et comparatif qui le mène à recomposer dans un cadre cohérent, les traces éparses d'un savoir silencieux, effacé mais toujours opératoire.

Entre le paradigme de l'indice et celui de l'étrangement existe donc un lien, à tel point qu'il est possible d'affirmer que le premier n'est qu'une potentialité du second. Dans les deux cas, ce qui est essentiel c'est en effet la question du point de vue en histoire mais aussi – à un autre niveau – de l'histoire comme point de vue « étrangeant » sur le monde¹⁰. Dans le paradigme de l'indice, Ginzburg préconise une technique d'analyse des faits humains fondée sur une variation de l'échelle d'observation, ce qui sera à l'origine de la méthode micro-historique¹¹. Dans cette méthode – faut-il le souligner – ce n'est pas tant la dimension « micro » qui compte que le principe de la variation du point de vue qui bénéficie d'un privilège particulier¹² : celui précisément qui vise à dénaturaliser les objets de connaissance, à les arracher à l'automatisme de la perception ordinaire du sens commun historique, autrement dit, à les « étranger ». C'est sans doute pour cette raison que Ginzburg a souvent alterné dans ses études – de façon parfois soudaine et déroutante – la perspective micro et celle macro, l'analyse du détail et la méthode morphologique et comparatiste. Les deux sont

8 Carlo Ginzburg, « Préface », in *À Distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001, p. 12.

9 « L'étrangement. Préhistoire d'un procédé littéraire », in *À distance, op. cit.*, p. 16-36, à la p. 18.

10 Siegfried Kracauer, *L'histoire des avant-dernières choses*, Paris, Stock, 2006 [1969], p. 57 : « Certes, la connaissance de ce qui s'est produit ne nous apprend rien de ce qui nous attend, mais elle nous permet au moins de considérer le théâtre du monde contemporain avec une certaine distance. L'histoire a ceci de commun avec la photographie, qu'elle permet, entre autres choses, un effet d'étrangement » ; Carlo Ginzburg parle de cet ouvrage de Siegfried Kracauer in *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010 [2006], p. 389-392.

11 Carlo Ginzburg, « Qualche domanda a me stesso », in *Carlo Ginzburg Premio Balzan 2010 per la storia d'Europa (1400-1700)*, Milan, Fondazione Internazionale Balzan, 2011, p. 13.

12 Jacques Revel, « Micro-analyse et construction du social », in *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, p. 15-36, à la p. 19 ; Carlo Ginzburg, & Trigve Riiser Gundersen, « On the Dark Side of History », *Eurozine* (mis en ligne le 11 juillet 2003 : <http://www.eurozine.com/article/2003-07-11-ginzburg-en.html>).

complémentaires et, comme il le souligne lui-même, ce n'est qu'à travers l'étude intensive de cas, notamment de cas en apparence anomaux ou étranges, que l'on pose les conditions d'une généralisation solide¹³.

Dans le parcours intellectuel de Carlo Ginzburg, la découverte de l'étrangement relève d'abord d'une intuition qui est aussi une sorte d'autorévélation, celle, précisément, dont il témoigne dans la préface d'*Occhiacci di legno* : « j'enseigne depuis 1988 à Los Angeles. Le fait de m'adresser à un public étudiant comme celui de l'université de Californie, dont la formation est très lointaine de la mienne, et qui se compose lui-même d'individus ethniquement et culturellement divers, m'a contraint à considérer autrement des thèmes de recherche qui m'étaient familiers depuis longtemps. Leur importance n'a nullement été diminuée à mes yeux, mais elle m'est devenue moins évidente »¹⁴. Distance conçue donc ici au sens littéral du terme comme éloignement par rapport à son propre pays et à sa culture. Distance, dont l'utilité se manifeste aussi vis-à-vis de son « inconscient scolaire », c'est-à-dire, de l'ensemble des structures cognitives, fortement intégrées comme une seconde nature, qui fondent l'appartenance à une culture universitaire¹⁵. L'étrangement comme méthode implique ainsi l'acceptation de cette condition paradoxale qui consiste à s'étranger par rapport à ses mœurs académiques, à son objet d'étude et à sa discipline. Mais, jusqu'à quel point peut-on pousser ses intérêts sans oublier son identité et être toujours reconnu comme historien par ses pairs ? C'est une question que l'on peut lire en filigrane dans de nombreux articles et ouvrages de Carlo Ginzburg, comme si la condition d'historien n'était pas pour lui acquise une fois pour toutes, mais seulement au prix d'une confrontation avec d'autres disciplines, une confrontation troublante et à l'issue incertaine¹⁶. Il s'agit là d'une position sans équivalent, qui situe cet intellectuel aux marges de la corporation historique et, en même temps, au cœur du débat historique, et qui explique aussi le rôle de sources pérennes d'inspiration que jouent dans son parcours les œuvres inclassables d'Abi Warburg, d'Eric Auerbach, de Siegfried Kracauer.

Dans un livre magnifique consacré à Piero della Francesca, Ginzburg a souligné l'importance qu'il y a à effectuer des incursions dans des domaines, en l'occurrence celui de l'histoire de l'art, « pas forcément ennemi(s), mais sûrement étranger(s) »¹⁷. Les incursions récentes de Ginzburg dans des domaines privilégiés de la critique littéraire ou philosophique (ses essais sur Montaigne,

---

13 Carlo Ginzburg, « Qualche domanda a me stesso », art. cit., p. 13.

14 Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 11.

15 Pierre Bourdieu, « L'inconscient d'école », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 135, 2000, p. 3-5.

16 « Il affirme qu'il voulut d'abord être romancier, puis peintre. Étudiant les humanités à Pise, il hésitait sur la discipline qu'il choisirait, et finit par devenir historien. Mais "devint"-il vraiment historien ? » : Pierre Savy, « Carlo Ginzburg. Historic Strip », *Labyrinthe*, 32/2009 (1), mis en ligne le 1^{er} février 2011 : <http://labyrinthe.revues.org/3997>.

17 Carlo Ginzburg, *Enquête sur Piero della Francesca. Le "Baptême", le cycle d'Arezzo, la "Flagellation" d'Urbino*, Paris, Flammarion, 1983 [1981], p. 19.

Machiavel, Stendhal, Dante) obéissent à une démarche analogue : s'éloigner de son champ pour mieux saisir, en dernière analyse, ce qui fonde la spécificité de l'approche historique de la réalité. Il y a dans cette démarche un parti pris qui, tout en rejetant la fixité des identités disciplinaires, postule une production de connaissances fondée sur le mouvement, le changement soudain de point de vue (à l'instar de la métaphore de la perspective utilisée par Machiavel dans la dédicace du *Prince*)¹⁸, l'effet de surprise : l'essai sur l'étrangement comme procédé littéraire, est né, écrit-il « d'une volonté de dépayser son lecteur, et avant tout son auteur »¹⁹. La forme sinueuse et expérimentale de l'essai joue un rôle déterminant dans une stratégie narrative et cognitive qui vise à saisir des configurations de la réalité qui échappent d'ordinaire à des modes d'écriture de l'histoire en apparence plus rigoureux et déductifs²⁰. L'étrangement et son écriture interrogent ainsi la rationalité propre au métier d'historien car ils envisagent une technique de contournement du réel dont le but, malgré le caractère fragmentaire et opaque des sources, est la compréhension d'une réalité plus profonde et ignorée²¹. S'éloigner, donc, se rendre ignorants – par une sorte d'obnubilation volontaire et momentanée – comme condition pour s'émerveiller et faire des découvertes. La question que l'étrangement pose finalement aux historiens – mais, plus généralement, à tous ceux qui pratiquent des savoirs exclus du paradigme « galiléen »²² – est celle de la capacité à produire non seulement des connaissances nouvelles dans leur contexte disciplinaire, mais aussi à « inventer de nouveaux points de départ »²³, c'est-à-dire des perspectives inexplorées sur la condition humaine et sur les rapports de force qui structurent, dans le temps, les sociétés humaines. La logique paradoxale de l'étrangement rappelle, au fond, que la condition nécessaire pour que les sciences humaines et sociales puissent continuer à remplir la fonction indispensable qui est la leur et produire du nouveau, est une pratique rigoureuse de mise à distance du côté automatique et héréditaire des questions et des méthodes qui s'engendrent dans une même communauté disciplinaire.

18 Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 157-159.

19 *Ibid.*, p. 12.

20 Carlo Ginzburg, *Nulle île n'est une île. Quatre regards sur la littérature anglaise*, Lagrasse, Verdier, 2005 [2000], p. 11 : « Au jeu d'échecs de la recherche intellectuelle, les tours majestueuses des disciplines avancent implacablement en ligne droite : le genre de l'essai se déplace plutôt comme le cheval, de manière imprévisible, sautant d'une discipline à l'autre, d'un ensemble de textes à l'autre ».

21 Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 26 : « Comprendre moins, être ingénu, rester stupéfait, sont des réactions qui peuvent nous aider à voir davantage, à saisir une réalité plus profonde, plus naturelle », sur ce point les observations de Sylvia Giocanti dans l'article publié ici, p. 24 ; une technique analogue de contournement du réel est envisagée dans l'article sur le paradigme de l'indice : « si la réalité est opaque, des zones privilégiées existent – traces, indices – qui permettent de la déchiffrer », C. Ginzburg, « Traces », art. cit., p. 290.

22 Sur le paradigme « galiléen », relatif aux disciplines qui enquêtent sur le monde naturel, cf. *ibid.*, p. 250.

23 Isabelle Poulin, art. cit., p. 185.

Le rapport à la littérature et à la fiction constitue sans doute pour l'historien la forme suprême d'étrangement. Dans un entretien, Ginzburg rappelle qu'il y a eu historiquement une compétition entre fiction et histoire pour la représentation de la réalité et que les romanciers ont fait des découvertes techniques que les historiens peuvent utiliser comme dispositifs cognitifs²⁴. Ginzburg a souvent parlé des racines littéraires de sa vocation d'historien et tout particulièrement de la place qu'il a consacrée dans sa jeunesse à la lecture de romans²⁵. L'étrangement est un procédé littéraire et Ginzburg en retrace en historien une histoire possible à l'usage d'abord des historiens. Si donc des historiens, écrit-il, « des chercheurs aux prises avec des documents d'archives », doivent « perdre leur temps avec l'étrangement ou tout autre de ces concepts élaborés par les théoriciens de la littérature »²⁶, c'est parce que le gain cognitif qui résulte de ce geste en apparence gratuit peut, en fin de compte, se révéler considérable. Toutefois, pour Ginzburg, ce retour aux sources littéraires de sa profession d'historien relève aussi d'une volonté polémique²⁷. Dans sa longue carrière, Ginzburg s'est en effet confronté à deux ennemis majeurs : le positivisme qui identifiant les sources au réel rend impossible tout travail d'interprétation ; le scepticisme qui, rapprochant histoire et fiction, relativise ou nie la possibilité d'une connaissance historique. En prenant position contre les tendances déconstructionnistes qui s'imposent et se banalisent dans les universités américaines pendant les années 1990, Ginzburg mène dans ses derniers ouvrages un combat pour la vérité en histoire contre toute dérive nihiliste. L'histoire est une forme de connaissance indirecte et conjecturale, fondée sur la lecture et l'interprétation de textes. Mais les textes – dit-il – présentent des fissures et dans le récit des témoins il y a toujours un noyau irréductible à toute tentative de manipulation, un noyau qui constitue le fondement d'une vérité probable²⁸. Aussi, Ginzburg nous a mis tôt en garde contre le risque que représente l'effacement de la notion de preuve en histoire ; risque d'autant plus évident dans une époque comme la nôtre où l'accumulation massive d'informations non vérifiables, favorisant l'expression publique de toute sorte de vérité²⁹,

---

24 Philippe Mangeot, « De près, de loin des rapports de force en histoire. Entretien avec Carlo Ginzburg », in *Vacarme*, 18, hiver 2002 : <http://www.vacarme.org/article235.html>.

25 Carlo Ginzburg, « Mythes, emblèmes, traces », art. cit., p. 9.

26 Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 35.

27 *Ibid.*, p. 36 : « En soulignant les enjeux cognitifs de l'étrangement, je voudrais m'opposer aussi avec la plus grande clarté à certaines théories en vogue, qui tendent à brouiller jusqu'à les rendre indistinctes les frontières entre l'histoire et la fiction » ; pour une discussion de cette prise de position, cf. François Hartog, « Aristote et l'histoire, une fois encore », in *Critique*, 2011/6 n° 769-770, p. 540-552.

28 Carlo Ginzburg, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 2003 [2000], p. 82.

29 À ce sujet, voir les considérations de Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, 2012, p. 275.

rend possible, pour la première fois, le négationnisme de masse. Comme le souligne Perry Anderson dans un compte-rendu de *Le fil et les traces*³⁰, l'intensité de ce combat épistémologique et déontologique, chez un historien d'ordinaire peu enclin au militantisme³¹, renvoie à la mémoire de la persécution des Juifs et, indirectement, aux raisons profondes qui ont motivé le choix de Ginzburg de devenir historien. En retraçant son itinéraire de recherche, ce dernier a décrit le processus qui l'a mené de façon instinctive à s'identifier avec son premier objet d'étude (les victimes de l'Inquisition) et, progressivement, à réfléchir sur son identité juive³². La découverte de l'étrangement n'est pas sans rapport avec une nouvelle prise de conscience de sa condition identitaire : « je suis un juif né et élevé en pays catholique ; je n'ai jamais reçu d'éducation religieuse ; mon identité juive est largement le fruit de la persécution »³³. L'étrangement, en somme, est aussi à mettre en relation avec cette position d'appartenance multiple, d'inclusion/exclusion particulièrement propice à discerner le côté intimement contradictoire et conflictuel de notre civilisation. Aussi, dans le rapport de proximité et de distance que les chrétiens des origines entretiennent avec la tradition juive – résumé par l'étonnante revendication d'être le « vrai Israël » (*verus Israel*) – Ginzburg repère l'angle mort de notre tradition, celui qui fonde la maîtrise occidentale du vrai et du fictif de même que notre conception du temps historique³⁴.

Le retour sur la notion d'étrangement que proposent les articles ici réunis, prolonge la réflexion de Carlo Ginzburg autour de quelques noyaux thématiques. Une série de contributions s'intéresse à celle que Perry Anderson appelle la « famille » des « praticiens de l'étrangement » reconstituée par Ginzburg dans son ouvrage de 1998³⁵. Évidemment il ne s'agit pas ici de combler des lacunes ni de proposer une généalogie linéaire des figures de l'étrangement à la manière de l'histoire des idées. L'engendrement des textes et des auteurs qui ont adopté cette lecture de la réalité est et doit rester fragmentaire. Toutefois, lire, ou mieux relire, Montaigne (Sylvia Giocanti et Ilaria Gaspari), Montesquieu (Céline Spector) et Machiavel (Lucio Biasiori) à la lumière de l'étrangement a permis de mettre en évidence des configurations et des usages inédits, parallèles et parfois concurrents, de cette notion. De plus, si l'étrangement est, dans tous les cas étudiés, une technique de dévoilement et de maîtrise du

30 Perry Anderson, « The Force of the Anomaly », in *London Review of Books*, 34, n. 8, 26 avril 2012, p. 3-13.

31 Cf. Carlo Ginzburg, T. R. Gundersen, « On the dark side of history », art. cit.

32 Carlo Ginzburg, « Qualche domanda a me stesso », art. cit., p. 10.

33 Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 12.

34 *Ibid.*, p. 162-163 et Carlo Ginzburg et Martin Rueff, « La lettre tue. Sur quelques implications de la deuxième épître aux Corinthiens 2, 3.6 », *Critique*, 2011/6, n° 769-770, p. 576-605.

35 Perry Anderson, « The Force of the Anomaly », art. cit., p. 7.

monde politique et social, c'est surtout dans la mobilisation de figures non humaines³⁶, notamment d'automates, que celle-ci trouve son application la plus troublante. De cet angle, l'étrangement peut être conçu comme un « dispositif scopique » qui sert à réfléchir « sur l'humanité de l'homme » (Jean-Paul Engelibert) ; ou bien comme un « opérateur pratique de déprise » dont l'enjeu, en dernière analyse, est « une interrogation sur l'évidence humaine » (Guillaume Le Blanc). Une seconde piste de réflexion correspond à une tentative de mise à l'épreuve de l'étrangement dans le travail des historiens. Pensée par un historien à l'usage d'autres historiens, cette notion révèle son efficacité tant dans la définition de nouveaux objets de recherche que dans la critique des méthodes à l'œuvre – souvent de façon implicite – dans la recherche empirique. Selon Ginzburg, le respect des morts, dans le dialogue qui s'établit avec eux, est l'une des conditions qui fondent cette discipline³⁷. S'inscrivant en faux contre la tendance qui fait l'éloge de l'anachronisme dans la recherche historique, Ginzburg souligne dans son article que le respect du langage des acteurs du passé implique un effort constant de défamiliarisation des catégories qui sont les nôtres. En s'inspirant du linguiste et anthropologue américain Kenneth L. Pike, Ginzburg propose d'adopter dans la lecture des textes du passé une attitude qui vise systématiquement à distinguer « deux niveaux d'analyse, celui de l'observateur, et celui de l'acteur, baptisé respectivement niveau étique (de phonétique) et niveau émique (de phonémique) ». Le but de cette opération de mise à distance entre nous et eux, entre nos mots et les leurs, est la possibilité de récupérer des fragments « émiques » à même de dialoguer avec nos catégories « étiques » et, en fin des comptes, de les reformuler³⁸. Cette exigence de résister à la proximité trompeuse des acteurs est généralement partagée. Aussi bien par l'historien de l'antiquité, confronté à la fausse familiarité que son objet d'étude suscite en lui (Christophe Pébarthe), que par celui du passé récent qui doit faire face à la concurrence des historiens non professionnels et à la propension de ceux qui pratiquent ce métier « à naturaliser le passé et en particulier les subjectivités passées » (François Godicheau). Dans un contexte différent, celui de la Méditerranée à l'époque moderne, Florence Buttay fait usage de la notion d'étrangement dans le but d'appré-

---

36 Sur l'étrangement comme « stratégie de repeuplement du monde social [...] par les non humains » voir les observations de Van Damme, « À distance », art. cit.

37 Ph. Mangeot, « De près, de loin des rapports de force en histoire », art. cit. : « Il n'y a pas de serment d'Hérodote ou de Thucydide pour les historiens comme il y a un serment d'Hippocrate pour les médecins ; mais s'il y en avait un, le respect des morts devrait y figurer ».

38 Sur la distinction « émique »/« étique » (*emic/etic*), cf. aussi, Carlo Ginzburg, « l'historien et l'avocat du diable », entretien avec Charles Illouz et Laurent Vidal, *Gèseses*, 2003/4, n. 53, p. 113-138, à la p. 126 et Simona Cerutti, « Histoire pragmatique, ou de la rencontre entre histoire sociale et histoire culturelle », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [Online], 15/2008, Online since 1 December 2010, connection on 4 September 2013 : <http://traces.revues.org/733> ; DOI : 10.4000/traces.733.

hender ce qui fonde la spécificité du regard que Giorgio del Giglio Pannilini – espion, renégat, voyageur – porte sur l’islam et le christianisme. Les articles d’Hélène Merlin-Kajman et d’Isabelle Poulin invitent finalement à revenir au point de départ, à savoir aux racines littéraires de l’étrangement dans la tentative de saisir ce qui fonde, par rapport à la définition de ce procédé proposée par Viktor Šklovskij en 1917, la spécificité de la démarche de Carlo Ginzburg.

Pour terminer, un mot de remerciement pour tous ceux qui ont accepté de participer à cette expérience collective. Il nous a aussi paru approprié de revenir sur l’étrangement parce que cette notion évoque l’obligation pour tout chercheur en sciences humaines de s’ouvrir au potentiel cognitif présent dans d’autres démarches disciplinaires. Réunir des philosophes, des historiens et des littéraires autour de l’étrangement est probablement la seule manière pertinente de discuter cet aspect important de l’œuvre unique de Carlo Ginzburg. La revue *Essais*, qui publie les actes des journées d’étude qui ont eu lieu à Bordeaux les 23 et 24 octobre 2012³⁹, est le reflet de la volonté l’École doctorale « Montaigne-Humanités » de donner le maximum de visibilité à cette obligation, constitutive des humanités telles que nous les concevons, telles que les conçoit surtout le docteur honoris causa 2012 de l’Université Michel de Montaigne de Bordeaux. À Carlo Ginzburg, qui a animé ces journées avec une générosité inoubliable et qui contribue à ce numéro d’*Essais* avec un article inédit en Français, j’adresse toute ma gratitude.

Sandro Landi

EA 4574 SPH

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

Sandro.Landi@u-bordeaux3.fr

Je souhaite exprimer ma gratitude à Frédéric Dutheil, à Maïalen Lafitte et à Isabelle Poulin qui ont contribué à la réalisation de ce numéro d’*Essais*.

---

39 Journées d’études organisées par Sandro Landi, Guillaume Le Blanc et Isabelle Poulin.